

DÉBATS • GUERRES AU PROCHE-ORIENT

Article réservé aux abonnés

« Viens voir, le cinéma a brûlé ! »

Mon nom a résonné d'un bout à l'autre de la rue, et j'ai

**Noam Ben-Zeev et Yael Perlov, intellectuels israéliens :
« Existe-t-il encore des mots pour décrire l'horreur que nous infligeons à Gaza ? »**

TRIBUNE

Noam Ben-Zeev

Critique musical israélien

Yael Perlov

Réalisatrice israélienne

Deux figures de la scène culturelle israélienne signent une tribune au « Monde » dans laquelle ils expriment leur profond attachement à la Palestine et à ses habitants. Désormais exilés en France, ils appellent les pays européens à se mobiliser pour sauver Gaza – et, par là même, Israël.

Publié hier à 16h00, modifié à 11h29 | Lecture 5 min.

levé les yeux, plein d'inquiétude. Plein d'inquiétude parce que nous ne nous trouvions pas dans une rue ordinaire d'une ville ordinaire, mais dans la rue Omar-Al-

Mokhtar, l'artère principale de la vieille ville de Gaza. Et parce que la voix qui m'avait appelé au loin, une voix ébranlée par la vision du bâtiment calciné – le célèbre cinéma Al-Nasr, réduit en cendres par des hommes du Hamas – était celle de ma femme, Yael. Je n'entendais plus le brouhaha de la rue : les mots sortis de sa bouche en hébreu, cette langue absente du paysage sonore de la ville depuis des années, ont explosé à mes oreilles.

Lire aussi | [En direct, Gaza : plus de 10 % des habitants ont été tués ou blessés, affirme l'ancien chef d'état-major de l'armée israélienne](#)



C'était il y a vingt ans, en 2005, avant la prise de contrôle du Hamas [en juin 2007], et alors que la bande de Gaza s'accrochait encore à l'espoir, malgré l'occupation israélienne qui l'étranglait et les colonies qui la criblaient. Nous étions les seuls visiteurs israéliens à Gaza : ma femme, qui m'avait accompagné en tant que photographe, et moi-même, journaliste du quotidien *Haaretz*, venu couvrir

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

« Vous êtes mariés ? Vous avez des enfants ? C'est une folie d'aller dans un endroit aussi dangereux ! », nous avait sèchement sermonnés le policier du poste de contrôle. « Pourquoi, vous y êtes déjà allé ? », lui avait rétorqué Yael. Mais il n'a pas répondu.

Accueillis avec joie

Yael a pointé son petit appareil photo argentique sur ce qui nous entourait – le lugubre passage entre Israël et Gaza, que nous venions de traverser, avec ses haut-parleurs qui crachaient des instructions d'en haut ; les champs fertiles qui s'étendaient au-delà de la ville ; la plage ; ses nouvelles amies gazaouies. « J'ai l'impression de devoir prendre ces photos en cachette », a-t-elle répété tout au long de la journée. « Pourquoi cette culpabilité ? Parce que moi, je peux partir, alors que tous les autres sont enfermés ici ? »

À présent, sa main, pointée vers le cinéma noirci, était immobile comme la pierre – c'était la main d'une monteuse et productrice qui a le cinéma dans le sang. « C'est un mauvais présage », a-t-elle dit. *Ils ont brûlé ce qui m'est le plus cher au monde, le cinéma.* Les passants, eux, semblaient ravis d'entendre à nouveau l'hébreu résonner en plein cœur de la ville.

Au fil de la journée, les Gazaouis que nous croisions nous ont accueillis avec joie. Sur la plage, c'étaient la même mer, le même sable, le même maïs grillé que dans ma ville natale, sur la côte israélienne, à une centaine de kilomètres de là. C'est avec fierté qu'ils nous ont fait visiter le centre musical et la bibliothèque Al-Qattan. Ils ont redoublé d'attention lors du concert donné à l'organisme de radio et de télévision de l'Autorité palestinienne, où, au beau milieu du spectacle, lorsqu'on a su qu'un Israélien se trouvait dans le public, les caméras ont quitté les musiciens pour se tourner vers moi. Tous ces sourires, ces conversations enthousiastes en hébreu, ces petites tapes sur l'épaule, ces poignées de main : dans cette lumière, j'ai eu envie de croire que j'apportais la paix. Que les choses semblaient simples !

Ma femme et moi sommes tombés amoureux de Gaza et des Gazaouis. Nous avons été contraints d'observer de loin leur détresse après la prise de pouvoir du Hamas en 2007, lors du siège qui a suivi et des meurtrières attaques israéliennes. Nous nous encourageons mutuellement à tenir bon.

Lire aussi (2007) | [Le Hamas contrôle la bande de Gaza, le président Abbas a décrété l'état d'urgence](#)



Yael se rendait fréquemment dans les territoires occupés. Elle a lancé des projets de coproduction de films avec ses étudiants de Tel-Aviv et des étudiants palestiniens. Un jour, lors d'une de ses habituelles visites à Ramallah, elle m'a dit qu'elle avait vu un petit groupe de Palestiniens bavarder dans un café, serrés les uns contre les autres, riant et fumant, comme s'ils vivaient coupés de tout ce qui se passait autour d'eux. Elle a appris qu'il s'agissait de Gazaouis qui avaient fui après la prise de pouvoir du Hamas et étaient venus se réfugier ici.



Rue Al-Nasser, à Gaza, après une attaque aérienne israélienne, le 12 septembre 2025.
OMAR AL-QATTAA/AFP

Frénésie sanglante

Quant à moi, un jour où je n'y tenais plus, entre deux cours que je donnais au Sapir College, l'école d'audiovisuel qui se trouve à Sdérot, j'ai sauté dans ma voiture et j'ai roulé quelques minutes, jusqu'au pied du mur qui se dressait entre Gaza assiégé et moi. Je me suis approché le plus possible et j'ai appelé notre amie M., que j'avais rencontrée à Gaza et à qui je parlais régulièrement, même pendant les bombardements israéliens. Au téléphone, je lui ai dit que j'étais tout près d'elle, juste derrière le mur. « *Ce n'est pas risqué ?* », m'a-t-elle demandé, inquiète. Elle redoutait que l'on m'arrête et que l'on m'accuse d'être en contact avec « *l'ennemi* ». « *Je t'en prie, m'a-t-elle dit, retourne à Sdérot.* »

Et maintenant – et maintenant existe-t-il encore des mots pour décrire l'horreur que nous infligeons à Gaza ? On dit souvent que la musique commence là où les mots s'arrêtent. Peut-être ces crimes contre tout un peuple, ces crimes si graves, selon les juristes, qu'ils constituent un génocide, dépassent-ils eux aussi les mots.

Lire aussi la tribune |  [Ehoud Olmert : « Israël commet bien des crimes de guerre à Gaza »](#)



Israël, incapable de laver son âme du traumatisme de la Shoah et des horreurs faites aux juifs d'Europe, inflige à son tour l'horreur à un autre peuple. Le massacre qu'a commis le Hamas le 7 octobre 2023 l'a aveuglé et davantage encore endurci son cœur. Tout le pays était sidéré, désespéré, écrasé par ce nouveau traumatisme. Le gouvernement israélien, extrémiste et criminel, a attisé le désir de vengeance, et nous, Israéliens, avons sombré dans une frénésie sanglante, insatiable, infligeant mille 7-Octobre à nos voisins palestiniens. Cette vengeance cruelle et aveugle, rien ni personne ne l'arrête, ni nos frères israéliens, otages enterrés vivants dans les tunnels de Gaza, ni le

prétendu monde libre, qui, loin de mettre fin à cet enfer – maintenant, aujourd’hui, tout de suite ! –, murmure juste assez de protestations pour se donner bonne conscience.

Drame intime

Pour ma part, j’ai compris que je devais résister. Des crimes d’une telle ampleur exigent des actions concrètes. Je ne peux pas, comme le font certains Israéliens admirables de courage, me tenir aux côtés de mes amis palestiniens pour les défendre contre les violences des gangs de colons, escorter leurs enfants à l’école ou les représenter devant un tribunal.

Lire aussi |  [Guerre à Gaza : les alliés d’Israël face au risque de la complicité](#)



Par le passé, pendant une bonne dizaine d’années, journaliste et critique musical de *Haaretz*, je me suis servi de ma plume comme d’une arme et de ce journal comme d’une tribune. J’ai parcouru de long en large les territoires occupés pour couvrir la vie musicale palestinienne depuis la fin des années 1990. Dans les villes, les villages, les camps de réfugiés, j’ai interviewé des musiciens, des responsables culturels, des étudiants. J’ai écrit des articles sur les écoles de musique, les orchestres, les chœurs, les salles de concert qui voyaient le jour. J’ai réussi à franchir le mur qui séparait Israéliens et Palestiniens, ce mur sournois, qui nous sépare à trois niveaux : physique, juridique et, plus que tout, mental et psychique – en instillant la peur, la haine et le mépris des Palestiniens.

Et mon cœur s’est ouvert. J’ai découvert l’amour qui existe entre nos deux peuples. Mais les amis à qui j’en parlais haussaient les sourcils d’un air sceptique. Puis, un jour, il n’y a pas si longtemps, l’un d’eux m’a dit : je partage ton deuil. Ces mots réconfortants m’ont fait comprendre ceci : après toutes ces années que j’ai passées à traverser la frontière, à nouer des amitiés et à tisser des liens profonds, le drame que nous faisons vivre aux Palestiniens me touche intimement. Il me déchire le cœur.

Faute d’un journal où crier ma révolte, la seule voie qui me reste pour résister est l’exil. Je tourne le dos à mon pays. Je refuse de collaborer, ne serait-ce que passivement, à ce qui est accompli en mon nom. Je ne possède pas de passeport européen et mon unique nationalité est israélienne. J’ai pourtant été chaleureusement accueilli en France, où je suis arrivé il y a un an, et les autorités comme mes nouveaux voisins ont fait tout leur possible pour m’aider à m’y sentir chez moi. Aujourd’hui, je n’ai qu’une demande à adresser à mes hôtes : sauvez Gaza. Maintenant.

En sauvant Gaza, vous sauverez aussi Israël.

Traduit de l’anglais par Valentine Morizot.

 **Noam Ben-Zeev** est journaliste et critique musical ; **Yael Perlov** est réalisatrice et enseignante à l’université de Tel-Aviv (Israël).

Noam Ben-Zeev (Critique musical israélien) et **Yael Perlov** (Réalisatrice israélienne)

Le Monde Ateliers

Découvrir

